

# JACQUES ELLUL, UNE PENSÉE DE LA CONTRADICTION À L'ORIGINE DE L'ÉCOLOGIE

PAR STÉPHANE LAVIGNOTTE\*

Jacques Ellul est aujourd'hui une référence pour beaucoup d'écologistes, notamment parmi les objecteurs de croissance (comme Serge Latouche ou Alain Gras) qui ont contribué à remettre sa pensée à l'honneur à partir des années 2000. Ils en retiennent tout particulièrement la critique radicale de la technique. Comment ce point central de sa réflexion prend-il place dans son parcours d'homme et de penseur, de théologien protestant et de polémiste atypique ?

En 1929, Jacques Ellul a 17 ans, et il vit à Bordeaux. La crise a mis son père au chômage. Adolescent à la recherche d'absolu, jeune adulte voulant comprendre cette économie qui s'effondre, il découvre au même moment deux mondes qui vont changer sa vie. D'un côté, il lit Marx. De l'autre, il connaît une conversion personnelle au christianisme (dont il ne fera d'ailleurs jamais le récit). Il trouve dans le premier une explication convaincante à la situation que vit son père en même temps qu'il est frappé par les analyses de l'aliénation – comment la division du travail fait que l'homme ne s'appartient plus – et de l'idéologie – comment la réalité des choses peut nous être masquée. L'aliénation par l'économie sera le modèle qui lui permettra de penser la domination de la technique. Pourtant, ses contacts avec les militants communistes le déçoivent : pas assez intellectuels et trop dogmatiques à son goût. Il connaît une déception semblable lors de ses premiers contacts avec l'Église protestante. Le pasteur qu'il rencontre ne sait pas répondre à ses questions sur la Bible, tandis que les débats entre libéraux et orthodoxes le lassent. Il va chercher son inspiration chez des théologiens alors atypiques, qui dépassent ces clivages : Sören Kierkegaard et Karl Barth. Du premier, il retire notamment l'idée que toute pensée qui cherche la non-contradiction est un système mortifère. Pour cette raison, il invite le lecteur de la Bible à toujours choisir une compréhension des textes qui le met en porte-à-faux avec ses convictions, comme lui-même cherchera toujours à critiquer les opinions admises.

## Anti-conformiste parmi les anti-conformistes

Plutôt que de choisir entre le monde communiste et le monde religieux, Ellul participe à l'invention d'un troisième monde, dans un dialogue critique avec les

deux premiers, démarche qu'il reproduira bien des fois dans son cheminement. Il crée un groupe personnaliste à Bordeaux, en lien avec la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier. Il partage avec ces militants chrétiens le refus simultané du capitalisme, du fascisme et du communisme, mais aussi de l'urbanisme moderne et de la production de masse : ils y perçoivent des machines à écraser la « personne ». L'humain, affirment-ils au contraire, doit être appréhendé dans ses besoins tant matériels que spirituels, comme capable d'une réflexion éminemment personnelle, mais attaché à des réalités concrètes comme l'identité d'un territoire ou d'un paysage. Se lisent déjà là la critique des modes de vie modernes ou la valorisation des cultures régionales qui seront à l'origine de la pensée écologiste.

Ellul, étudiant en droit, rencontre à la faculté de Bordeaux Bernard Charbonneau, étudiant en histoire et géographie, qui sera jusqu'à la fin son compagnon de réflexion. L'un et l'autre sont atypiques au sein même du personnalisme : ils reprochent au mouvement d'être trop parisien et intellectuel, ils appellent de leurs vœux une fédération de petits groupes de vie et de militance et passent aux travaux pratiques en organisant des camps dans les Pyrénées. Là naissent deux idées maîtresses de leur future réflexion. En 1935, dans les *Directives pour un manifeste personnaliste*, se mettent en place les fondements de la critique ellulienne de la technique : facteur explicatif plus encore que l'économie, celle-ci s'autonomise et prend des dimensions gigantesques, écrasant l'humain. En 1937, Bernard Charbonneau écrit le texte « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », où il décrit le besoin de l'humain de se confronter à la nature comme une force subversive capable de contrer la déshumanisation du monde.

\*Stéphane Lavignotte, militant écologiste, est pasteur et directeur de La Mission populaire de La Maison verte (Paris xviii<sup>e</sup>), paroisse protestante inclusive et maison de quartier, lieu d'expérimentation solidaire et écologique. Il est membre du collectif de rédaction de la RdL. Derniers ouvrages : *La Décroissance est-elle souhaitable ?* (Textuel, 2010) et *Jacques Ellul, l'espérance d'abord* (Olivétan, 2012).



À la veille de la guerre, Jacques Ellul est déjà dans une position atypique, non-conformiste au sein d'une pensée non-conformiste, rétive aux jeux intellectuels parisiens et ancrée dans son Sud-Ouest natal.

La guerre puis la Libération vont être les étapes décisives qui vont le conforter dans cette position décalée. À peine nommé professeur à Clermont-Ferrand, il est révoqué pour une remarque désobligeante sur Pétain. Avec sa femme, ils vont survivre de leur autoproduction dans une ferme de Gironde, participant à la Résistance, cachant juifs et prisonniers en fuite – en 2002, huit ans après sa mort, il sera fait Juste parmi les nations pour cette action de protection des juifs. À la Libération, il espère des nouveaux partis politiques issus de la Résistance qu'ils bousculent le jeu des partis et des dogmes idéologiques d'avant-guerre, aussi bien quant au rôle de l'État que quant à la place de l'économie, et qu'ils renouvellent profondément leurs cadres. Mais son mandat de conseiller municipal, six mois durant, à Bordeaux, le déçoit rapidement. Il fait l'expérience de l'impuissance des élus, réduits à avaliser des décisions présentées par les services de gestion de la ville comme les seules possibles en vertu d'un savoir technique impossible à discuter – et il subit une lourde défaite aux législatives où il représentait l'Union

démocratique et socialiste de la Résistance (UDSR). La politique a repris son cours d'avant-guerre. Elle se fera sans lui.

### **Protestantisme et écologie**

Il s'engage alors dans le protestantisme. Il devient l'une des plumes de l'hebdomadaire protestant *Réforme* et publie une multitude de tribunes et de billets dans *Sud-Ouest* ou *Le Monde*. Ses premiers livres paraissent à la même époque et portent tant sur les origines théologiques du droit que sur la forme que doit prendre pour les chrétiens la «*présence au monde moderne*». Au total, il publiera une quarantaine d'ouvrages de théologie, de commentaires bibliques et, bien sûr, de critiques de la technique.

Beaucoup de militants chrétiens de gauche de l'époque, après avoir participé à la résistance, se posent la question du rapprochement avec le Parti communiste – question récurrente jusqu'aux années 1980, et qui s'élargit aux autres courants de la gauche révolutionnaire après 1968. Ellul défend à ce sujet une position atypique. Il critique aussi bien le capitalisme que le communisme, qui ne sont pour lui que des matérialismes – jumeaux dans leur soumission au développement de la technique – transformant l'homme en simple facteur de production. Pourtant

il rejette également l'idée d'un « système chrétien ». Les principes de la Bible ou de la morale chrétienne ne peuvent, selon lui, régir la politique ou l'économie, car ils sont inévitablement subvertis par les réalités qu'ils prétendent régler. Les États chrétiens, se trouvant la plupart du temps en contradiction avec les valeurs de l'Évangile, l'ont montré à travers l'histoire.

**À l'époque des Trente Glorieuses, alors que l'augmentation de la production est érigée en devoir national, il met déjà en garde dans ses conférences contre l'exploitation sans limite de la nature.**

Pour Ellul, la foi chrétienne est fondamentalement une critique des réalités du monde, une force d'ouverture face aux pouvoirs ou aux logiques de système et non l'idéologie possible d'un régime politique ou économique. Il appelle les chrétiens à constituer une force d'opposition permanente, à développer des styles de vie alternatifs au cœur de la société, à être le levain qui fait lever l'ensemble de la pâte – travaillant le monde de l'intérieur – plutôt qu'une boule supplémentaire, distincte, à côté de celle des progressistes.

À l'époque des Trente Glorieuses, alors que l'idée de progrès n'est guère remise en cause et que l'augmentation de la production est érigée en devoir national, il met déjà en garde dans ses conférences contre l'exploitation sans limite de la nature. En 1957, il publie son premier ouvrage sur la technique, *La Technique ou l'enjeu du siècle*. Le livre, traduit

rapidement aux États-Unis à l'initiative de Lewis Mumford, sera notamment lu par Ivan Illich, entraînant dans son sillage toute la pensée écologiste dans la critique de la technique. Jacques Ellul reste jusqu'à aujourd'hui plus connu dans les milieux universitaires américains que français, et ses ouvrages sont présents dans la plupart des bibliothèques universitaires américaines, ce qui est loin d'être le cas en France.

À la fin des années 1950, bien des thèmes de l'écologie politique sont déjà présents dans sa pensée. Il participe alors aux premières mobilisations contre la destruction du milieu naturel. Au cours de la décennie suivante, il rejoint le mouvement de dénonciation des risques de l'exploitation du pétrole et du gaz dans les Pyrénées-Atlantiques, et il participe, dans les années 1970, au mouvement d'opposition à l'aménagement de la côte Aquitaine, qui prévoyait la construction de grands lacs artificiels pour accueillir un tourisme de masse. Enfin, il est signataire du manifeste du premier mouvement écologiste européen – Ecoropa – en 1976. Toute une génération de futurs écologistes du Sud-Ouest, comme José Bové ou Noël Mamère, le fréquente alors.

#### **La critique, au risque du dérapage**

Mais, là encore, Ellul s'en distance par son esprit corrosif et a autant d'avance sur la critique de l'évolution de l'écologie qu'il en avait sur les thèmes écologistes. *L'Illusion politique*, publié en 1965, critique l'entrée des écologistes dans le jeu politique ; dès 1972, alors que le ministère de l'Environnement est créé en France, il met en garde contre l'illusion que les destructions de l'environnement ne seraient que des ratés du système technique et soutient qu'elles lui

#### **LA CRITIQUE ELLULIENNE DE LA TECHNIQUE**

Pour Ellul, la technique n'est pas quelque chose qui relèverait d'un champ précis, comme la science, la technologie ou l'appareil de production : elle est plutôt l'ensemble des mécanismes qui répondent à la recherche de l'efficacité en toutes choses. Pour lui, la technique – qu'il saisit d'abord par ses effets, dans une sorte de phénoménologie sociale – est rationnelle, et elle exclut toute créativité ou spontanéité. Elle est artificielle et elle artificialise le monde ; elle devient le nouvel environnement de l'homme et se substitue à l'ancien, naturel.

La technique se trouve dans une dynamique d'extension universelle. Elle étend sa logique à l'ensemble du monde et des activités humaines : la politique, l'art ou les loisirs deviennent des activités techniques. Elle fonctionne de manière automatique et autonome : l'homme n'a plus

le choix, la technique elle-même induit les bifurcations qu'il doit affronter. La politique n'a dès lors plus de prise sur le lieu réel du choix. De plus, selon Ellul, la technique connaît un auto-accroissement que rien ne peut arrêter, selon l'adage « On n'arrête pas le progrès ». Les techniques entraînent la création d'autres techniques selon un enchaînement inéluctable, y compris quand elles échouent : la technique crée des problèmes pour la résorption desquels on crée d'autres techniques, qui elles-mêmes créent des problèmes, etc. La technique est insécable : on ne peut choisir, n'en conserver que certains aspects et pas d'autres, séparer le civil du militaire ou l'immoral du moral. La technique renforce l'État qui renforce à son tour la logique technicienne, ce qui ne peut qu'inquiéter l'ancien résistant, amoureux de la liberté, qu'est Ellul. Il insiste

sur le fait que la technique est un système. Le problème ne vient pas d'un objet isolé, mais de l'interconnexion croissante de tous les objets techniques qui accentue les caractéristiques évoquées et rend la technique incontrôlable, socialement et politiquement.

Ellul développe sa pensée de la technique dans trois ouvrages généraux (*La Technique ou l'enjeu du siècle* (1957), *Le Système technicien* (1977) et *Le Bluff technologique* (1984)) et dans des monographies sur l'influence de la technique sur des champs particuliers : *Propagandes*, en 1962, à propos de l'information, *L'Illusion politique*, en 1965, sur la vie politique, *Les Nouveaux Possédés*, en 1972, sur la religiosité technique des loisirs de masse.



sont au contraire consubstantielles. Lui, le militant écologiste de terrain, se prononce « *contre la défense de l'environnement* », car elle minimise la nécessité de s'opposer avant tout au système technicien.

Par ailleurs très actif dans sa région bordelaise, il crée l'un des premiers clubs de prévention de la délinquance, couvre des avortements clandestins dans une clinique où il a des responsabilités, use de son autorité de professeur de droit et d'ancien résistant pour témoigner lors de procès d'objecteurs de conscience – qui risquent alors la prison à cause de leur refus de se soumettre au service militaire. Il entre en contact avec les situationnistes, se sentant suffisamment proche d'eux pour vouloir les rejoindre. Ceux-ci rejettent toutefois la requête d'Ellul, estimant qu'elle n'est pas conciliable avec sa foi chrétienne. Dans le foisonnement intellectuel des années 1960-1970, il reste donc à part. Entre lui et les intellectuels de gauche de cette époque – y compris au sein du protestantisme, où il s'oppose au théologien Georges Casalis, qui a fait connaître en France la théologie de la libération –, la méfiance est réciproque, en raison de la foi d'Ellul mais aussi de sa critique sévère du marxisme et d'une critique de la technique qui est peu comprise et souvent assimilée, sans autre forme de procès, à une position réactionnaire.

Et effectivement, sur la fin de sa vie, la volonté de s'en prendre à ce qu'il perçoit comme les conformismes de son temps, et peut-être la persistance de la croyance en un ordre naturel des choses (d'ailleurs contradictoire avec la théologie de Karl Barth, à laquelle il se réfère) joueront des tours à Ellul<sup>1</sup>. Dans les années 1980, il écrit ainsi quelques articles qui suscitent l'indignation de ses lecteurs et qui ont nourri depuis la suspicion à son égard. Il voit dans le sida la punition divine d'une liberté sexuelle généralisée contraire à ce qu'il considère comme l'ordre sexuel naturel. Alors que Pierre Joxe et Michel Rocard (protestants comme lui) mettent en place une première instance représentative du culte musulman, il s'en prend à l'Islam dont il pense – à partir de ce qu'il comprend de l'histoire de son expansion et du Coran – qu'il est une religion intrinsèquement violente. Pour cette raison, il n'hésite pas à écrire qu'il faudrait expulser tout musulman qui tenterait de propager sa foi en France... Enfin il minimise la réalité de l'apartheid en Afrique du Sud et dénonce l'ANC, coupable de se référer au marxisme et de préparer ainsi l'instauration d'une dictature communiste. Ces textes le font apparaître comme un réactionnaire et l'isolent jusque dans le protestantisme.

Toutefois, on a redécouvert aujourd'hui toute la force de sa pensée écologiste, grâce notamment à l'ouvrage de Jean-Luc Porquet *Jacques Ellul, l'homme qui avait presque tout prévu*, publié pour les

dix ans de sa mort, en 2004. L'actualité de sa critique de la technique est criante, sur des questions aussi diverses que celles des OGM, des nanotechnologies ou de la vidéosurveillance. Et dans les temps troublés que nous vivons, il est précieux de rappeler la distinction que faisait Ellul entre l'espoir et l'espérance : « *Tant que, dans une situation terrible, [l'homme] s'imagine qu'il y a une porte de sortie, il ne fait rien pour changer la situation. C'est pourquoi depuis tant d'années, j'essaie de fermer les fausses issues du faux espoir de l'homme. Ce que l'on prend pour du pessimisme*<sup>2</sup> », écrit-il en 1972, alors que les petites pollutions locales ne laissent pas encore imaginer la future catastrophe climatique. À cela, il oppose l'espérance, vision radicalement différente du monde, qui oblige à bousculer les évidences : « *c'est la passion de l'impossible. Elle n'a de sens, de lieu, de raison d'être que là où rien n'est effectivement plus possible [...], elle fait appel non pas à la dernière ressource de l'homme, ou à quelque second souffle, mais à la décision extrinsèque qui peut tout transformer*<sup>3</sup> ».■

#### NOTES

1. Stéphane Lavignotte, « Quand trop d'Ellul piège Ellul ? », *Foi et vie*, n° 2, vol. CXI, juin 2012.
2. Jacques Ellul, *L'Espérance oubliée*, Paris, La Table ronde, 2004 (1972), p. 189.
3. *Ibid.*, p. 192.



